

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(13 octobre - 29 octobre\)](#)[Item](#)[59. Val-Richer, Dimanche 15 octobre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

59. Val-Richer, Dimanche 15 octobre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours autobiographique](#), [Parcours politique](#), [Politique \(France\)](#), [Vie familiale \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (13 octobre - 29 octobre)

Ce document est une réponse à :

[60. Paris, Dimanche 15 octobre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date1837-10-15

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitMoi aussi j'ai envie de me distraire.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°101/137-138

Information générales

LangueFrançais
Cote

- 227-228, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/356-364

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
N°59. Dimanche 15. 4 heures

Moi aussi, j'ai envie de me distraire. Si j'étais la lettre, si j'habitais où elle habite, l'idée ne m'en viendrait même pas. Si seulement je vous écrivais à mon gré, à mon libre gré ! Mais je ne sais, depuis trois jours, notre correspondance, la vôtre comme la mienne votre N° de ce matin par exemple me suffit moins que jamais. Décidément, je ne serai content que le 31. Votre excursion en Portugal est venue bien à propos. J'y pensais ce matin même en m'habillant, et je pensais tout ce que vous me dites. J'aime ces harmonies imprévues. Oui, la politique Anglaise est bien tombée. Ce n'est pas la seule. Je suis dans une veine de grand dédain. C'est la consolation des oisifs ; je sais cela. Pourquoi me la refuserais-je ?

Je me rappelle il y a quelques années, en 1833 en 34 nous admirions, entre gens d'esprit, la vertu du gouvernement représentatif qui portait les gens d'esprit au pouvoir. Il me prit un remords de notre arrogance ; et je prédis qu'un jour, pour nous en punir, nous serions écartés, des Affaires précisément comme gens d'esprit, et par des adversaires dont le titre serait d'avoir moins d'esprit que nous, moins de talent que nous, moins de courage que nous, d'être des médiocrités enfin, comme dit Lord Aberdeen, la médiocrité a des droits immenses, surtout quand l'esprit démocratique prévaut. Droite précaire pourtant car l'esprit démocratique a beau être petit les affaires des peuples sont grandes, et ne se laissent pas longtemps rabaisser autant que le voudraient ceux à qui toute grandeur déplaît. Et il faut bien que tôt ou tard la taille des hommes se rajuste à la taille des affaires. Au fond Madame, je n'ai pas perdu mon arrogance. Je suis toujours sûr que le pouvoir appartient aux gens d'esprit, aux plus gens d'esprit, et qu'il ne peut manquer de leur revenir. Mais nous passons si vite, gens d'esprit ou non ! Nous avons si peu le temps d'attendre !

Je trouve ceci dans une lettre que je recevais en Octobre 1821, il y a seize ans « J'ai toujours vu tourner à ton profit, les retards même que tu n'aurais pu prévenir. Je te crois du bonheur. Cette croyance serait un enfantillage si elle ne se fondait sur ce que je le crois destiné à quelque chose en ce monde. Je sais bien cependant combien sont vains nos jugements sur les voies de la Providence. Je sais que dans sa terrible magnificence, elle peut créer et faire croître un homme supérieur pour le service d'un dessein, d'une idée destinée après d'infinies transformations à porter son fruit dans quelques milliers d'années. Je sais qu'elle peut fonder l'accomplissement de ses moindres vues sur la destruction de ses plus beaux ouvrages. Et c'est là ce qui m'épouvante sur notre petitesse, bien plus que l'immensité des cieux, le nombre et la grandeur des étoiles. Et pourtant, mon ami, j'ai sur toi, pour toi, de la confiance, beaucoup de confiance. »

Combien il faut que j'en aie en vous, moi, pour vous montrer ainsi toutes choses, tout ce qu'il y a pour moi de plus intime, non seulement dans le présent, mais dans le passé ! Mais, puisque je l'ai cette confiance, pourquoi ne vous la montrerais-je pas ? Pourquoi ne verriez-vous pas vous ce que m'écrivait sur moi-même, il y a seize ans, une âme bien noble et bien tendre ? Eh bien, cette sécurité qu'elle avait sur mon avenir, et qui la rendait patiente, même dans les plus mauvais temps, j'en ai moi-même un peu pour mon propre compte. Je me crois appelé à quelque chose qui en vaut la peine, appelé à relever quelque peu la politique de mon pays à faire rentrer dans des voies un peu régulières, et hautes les esprits et les affaires. Je ne me crois pas au bout de ce que je puis faire en ce sens. Et voulez-vous que je vous dise ? Vous avez beaucoup ajouté à ma tranquillité d'esprit. Vous m'avez donné de quoi attendre. Avant le 15 juin, ma patience était de la philosophie, de la vertu. Aujourd'hui je n'ai nul besoin de vertu, de philosophie. J'ai le fond de la vie. La broderie viendra quand elle voudra. Je la désire. J'y compte. Mais je l'attends et je l'attendrai sans le moindre effort, avec bien moins d'effort qu'il ne m'en faut pour attendre le 31 octobre. Me voilà bien distrait, n'est-ce pas ?

10 heures

Pourquoi enverriez-vous à M. de Lieven votre lettre au comte Orloff ? Pourquoi celle-là et pas les autres ? Il faut, ce me semble les lui envoyer toutes ou aucune. Et je ne vois point de bonne raison de les lui envoyer toutes. Après son procédé vous avez bien le droit de faire vous-même vos affaires sans lui en rendre compte. Si vous deviez gagner quelque chose à lui tout montrer à la bonne heure ; mais vous n'y gagneriez rien. Point de mystère et point de confiance, lui annoncer toutes vos démarches, et ne point lui en raconter les détails, qu'il sache ce que vous faites et demeure pourtant dans l'incertitude sur ce que vous dites qu'il y ait pour lui à votre égard, de la publicité et de l'inconnu, voilà, si je ne me trompe, ce qui vous convient, comme attitude, et aussi pour le succès.

J'ai bien recommandé, et je recommande de nouveau à M. Génie de vous porter lui-même mes lettres ou de vous les faire porter par quelqu'un de très sûr, qui vous les remette tout simplement ou les remporte s'il ne peut vous les remettre. Je n'ose cependant vous garantir toujours l'adresse, le tact. Donnez-moi à cet égard vos dernières instructions. Voulez-vous que j'use souvent ou rarement de ce moyen ? J'ai grand peine à croire que M. de Lieven vienne à Paris, sans en avoir reçu l'autorisation formelle et je doute qu'on la lui envoie sitôt. L'affaire traînera davantage. On vous répondra. On disputera. On essaiera quelque nouveau procédé. Du reste, je ne sais ce que je dis. Vous connaissez ce monde là mieux que moi.

11 heures

'aime le N°60. J'aime beaucoup le N°60. J'aimerais encore mieux le pendant de la lettre. Ah ! Si je l'avais ! Si jamais nous nous séparons encore, il faudra que je l'aie. Mais je ne penserai plus, le 31 à aucune séparation. Adieu, Adieu. Adieu comme dans la lettre. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 59. Val-Richer, Dimanche 15 octobre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-10-15

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-

Sorbonne nouvelle)

Consulté le 25/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/992>

Copier

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 227-228

Date précise de la lettre Dimanche 15 octobre 1837

Heure 4 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

17

me était de la
si je n'en met
le fond de la
à l'endroit de la
si je l'attendrai
un d'effroi quel
l'arbre
par ?

honne
l'une votre lettre
et par la
lui envoyer toute
bonne raison
à propos, vous
une affaire
devoir gagner
la bonne
Point de
; annoncer toute
raconter la
et dominer
que vous dite
de la publicité
l'ouvrage, le qui
aussi pour le

Mais aussi, j'ai su de me
l'histoire. Si j'étais la lettre, si j'habitais où elle
habite, l'idée ne m'en viendrait même pas. Si
vraiment je vous écrivais à mon gré, à mon libre
gré ! Mais je ne l'ai, depuis trois jours, votre
correspondance, la vôtre comme la mienne, votre
de ce matin par exemple, me suffit mieux que
jamais. Décidément je ne dois contents que le 31.

Votre excursion en Portugal est venue bien à
propos. Si possible le matin même en m'habillant,
et je pense toute ce que vous me dites. L'air des
harmonies imprévues. Oui, la politique anglaise
est bien tombée. Ce n'est pas la suite. Ce doit
dans une série de grand dédain. C'est la condition
de, dit-il, je suis cela. Pourquoi me la réserver ?
Il me rappelle il y a quelques années, en 1833 ou
34, nous admirions entre gens d'esprit la vertu
du gouvernement représentatif qui portait les gens
d'esprit au pouvoir. Il me fait un remords de
notre arrogance ; et je puis qu'un jour pour
vous en punir, nous serions écarter des affaires
facilement comme gens d'esprit, et pas de
adversaires dans le titre de cet d'avoir même

l'esprit que nous, même de talent que nous, mais de
courage que nous, d'être des médiocrités enfin, comme
dit lord Aberdeen. La médiocrité a des droits
immenses. L'autre quand l'esprit démocratique
prévaut. Droite précieuse pourtant, car l'esprit
démocratique a beau être petit, les affaires des
peuples sont grandes, et ne se laissent pas
longtemps rabaisser autant que le voudraient ceux à
qui toute grandeur déplaît. Et il faut bien que
l'on taise la taille des hommes de justice, la
taille des affaires. Au fond, madame, je n'ai pas
perdu mon arrogance. Je suis toujours sûr que le
pouvoir appartient aux gens d'esprit, aux plus
gens d'esprit, et qu'il ne peut manquer de leur
revenir. Mais nous passons de vite pour d'esprit
ou non ! Pour avoir si peu le temps d'attendre !
Je trouve ceci dans une lettre que je recevois en
Octobre 1821, il y a seize ans : « J'ai toujours vu
tenues à son profit les ratards même que tu
aurais pu prévenir. Je te vois du bonheur. Cette
arrogance broie un enfantillage si elle ne se fonde
sur ce que je te vois destiné à quelque chose en
ce monde. Je suis bien cependant combien sont
vaines nos jugements sur les voies de la Providence,
si l'on voit que dans sa terrible magnificence, elle
a peut-être se faire croître un homme supérieur
à peine le laisse d'un darsin, d'une idée destinée,

après d'infinies
dans quelques
à fonder l'accomplissement
la destruction de
ce qui méprisant
l'immensité des
étaler. Il pour
être, de la confia

Combien il
vous montre aide
peut-être, de plus
présent, mais de
cette confiance, je
pas ? Pourquoi
méritait, sur ma
bien noble et bi
sécurité quelle d
soudait patiente
je n'ai moi-même
compte. Je me
vaut la peine,
politique de m
venir un peu de
les affaires.
que je puis faire
je vous dis ?
tranquillité de

me, mais de
confia, comme
de droite?
antique
l'espèce
vies des
à par
vieux l'espèce
est bien que
aparte à la
je n'ai pas
sais que le
suis plus
de la
me d'espèce
d'attendre!
avoir en
toujours en
ne que la
même. Celle
ne se fonde
e chose en
même sont
Providence,
ance, alle
supérieurs
destinée,

après l'inspiration, à porter son fruit
dans quelques milliers d'années. Et c'est qu'elle peut
s'opposer l'accomplissement de la moindre vue sur
la destruction de la plus beaux ouvrages. Et c'est là
ce qui m'empêche d'être votre petite, bien plus que
l'immensité de la vue le nombre et la grandeur de
attaques. Et pourtant, mon ami, j'ai des larmes, pour
vous, de la confiance, beaucoup de confiance.

Combien il faut que j'en aie en vous, moi, pour
vous supporter ainsi, toute chose, tout ce qui y a,
pour moi, de plus vaine, non seulement dans le
présent, mais dans le passé! Mais, puisque je lui
cette confiance, pourquoi ne vous la montrerais-je
pas? Pourquoi ne verriez-vous pas, vous, ce que
m'inspire, moi-même, il y a seize ans, une amie
bien noble et bien tendre? Eh bien, cette
sécurité qu'elle avait sur mon avenir, et qui la
rendait patiente, même dans les plus mauvais temps,
j'en ai moi-même un peu pour mon propre
compte. Je me crois appelé à quelque chose qui en
vaut la peine, appelé à relever quelques points de la
politique de mon pays, à faire rentrer, dans de
vrais un peu réguliers et hautes les esprits et
les affaires. Je ne me crois pas au bout de ce
que je puis faire en ce sens. Et voulez-vous que
je vous dise? Vous avez beaucoup ajouté à ma
tranquillité d'esprit. Vous m'avez donné de quoi

attendre. Avant le 15 Juin, ma patience était de la philosophie, de la vertu. Aujourd'hui je n'ai nul besoin de vertu, de philosophie. J'ai le fond de la vie. La braderie viendra quand elle voudra de la durée. J'y compte. Mais je l'attends et je l'attendrai sans le moindre effort, avec bien moins d'effort qu'il en faut pour attendre le 31 octobre.

Une vertu bien digne, n'est-ce pas ?

La haine

Pourquoi enverriez-vous à M. de Lamo votre lettre au Comte Orloff ? Pourquoi celle-là et pas la autre ? Il faut, ce me semble, le lui envoyer toute, en entier. Et je ne vois point de bonne raison de le lui envoyer toutes. Après son procès vous avez bien le droit de faire vous-même vos affaires sans lui en rendre compte. Si vous deviez gagner quelque chose à lui tout montrer, à la bonne heure ; mais vous n'y gagnerez rien. Point de mystère et point de confiance lui arriveront toutes vos démarches et ne point lui en raconter le détail, qu'il sache ce que vous faites et demeure-punctum d'un. L'incertitude lui ce que vous êtes, qu'il y ait pour lui, à votre égard, de la publicité et de l'inconnu, voilà, si je ne me trompe, ce qui vous couvrira, comme altitude, et aussi pour le du côté.

littéraire. Si j'habite, l'idée n'est même pas venue ! Mais je correspondrais, M. de la mutin jamais. Décide

Votre excuse propos. J'y pense et je pense la harmonie impu- est bien tombée dans une veine des vifs ; j. de la me rappelle. Et, pour admi- le gouvernement l'esprit au point notre arrogance nous en punir précédemment le adversaire. Des

J'ai bien recommandé et je recommande de
nouveau à M^r Genie de vous porter lui-même ma
lettre, ou de vous le faire porter par quelqu'un de
très sûr, qui vous le remette tout simplement ou
le ramporte s'il ne peut vous le remettre. Je vous
espérant vous garantir toujours l'anonymat, le tact.
Donnez-moi à cet égard vos dernières instructions.
Voulez-vous que j'en trouve ou vice-versa de ce
moyen ? J'ai grand plaisir à croire que M^r de L...
viendra à Paris sans en avoir reçu l'autorisation
formelle, et je doute qu'on la lui envoie sitôt.
L'affaire ira mieux d'avantage. On vous répondra. On
disputera. On essayera quelques nouveaux procédés.
Du reste, je ne sais ce que je dis. Vous connaîtrez le
monde là mieux que moi.

11 heures.

J'aime le n^o 60 J'aime beaucoup le n^o 60 J'aime
encore mieux le pendant de la lettre. Ah ! si je
savais ! si jamais nous nous séparons encore il
faudra que je sache. Mais je ne pourrai plus le 31
à aucune séparation. Adieu. Adieu. Adieu comme
dans la lettre.